

LE PRÉCURSEUR,



JOURNAL CONSTITUTIONNEL DE LYON ET DU MIDI.

Le PRÉCURSEUR donne les nouvelles 24 ou 30 heures avant les journaux de Paris. — On s'abonne : à LYON, rue St-Dominique, n.° 10 ; à PARIS, chez M. Placide JUSTIN, rue St-Pierre-Montmartre, n.° 15. — PRIX : 16 fr. pour 5 mois ; 32 fr. pour 6 mois ; 64 fr. pour l'année ; hors du dép. du Rhône, 1 fr. en sus par trimestre.

Lyon, 25 mai 1832.

Il paraît que la discorde est dans le ministère. Le *Nouvelliste* avoue que l'opposition n'a peut-être pas grand tort de regarder le cabinet comme incomplet et insuffisant. Le *Journal de Paris* relève cette insinuation d'un ton aigre-doux, et affirme fièrement que le ministère se croit assez fort pour continuer sans secours l'œuvre du 13 mars. Il paraît fort courroucé de ce qu'un journal aussi bien pensant que le *Nouvelliste* ait pu admettre un seul instant l'impertinente supposition qu'une collection de capacités telle que MM. Barthe, Montalivet et Girod ne se trouve pas assez puissante pour diriger les affaires d'un pays que lui, *Journal de Paris*, dit être divisé par deux factions redoutables, et que nous voyons, nous, sillonné par les émeutes de toutes les couleurs et de tous les genres.

Nous ne savons trop que dire du but politique qu'on assigne au voyage du duc d'Orléans, tant l'idée de placer le prince royal à la tête de l'opposition nous semble absurde et grotesque. L'opposition en est venue au point de n'avoir plus besoin de ces chefs de grand nom qu'on juge nécessaires dans les pays où règnent des intérêts aristocratiques coalisés. Là on oppose à l'aristocratie royaliste une aristocratie libérale ; mais en France, les choses sont arrangées maintenant de telle sorte que les influences futures doivent sortir des masses et non pas tomber des sommets factices de la société. Quand le jour en sera venu, des capacités supérieures d'ordre et de talent se produiront d'elles-mêmes et sauront organiser les parties encore imparfaites de la société politique.

La réunion des députés de l'opposition pour la rédaction d'une protestation sous une forme ou sous une autre, est un fait à nos yeux presque indifférent. Les sentiments de l'opposition sont suffisamment connus, il n'est pas nécessaire de les exprimer de nouveau. Le pays en a pris note ; la couronne s'en soucie peu et l'a prouvé. Comme doctrines, l'opposition n'a rien à dire de nouveau ; elle a proclamé d'excellents principes pendant la session, mais elle n'a pas su formuler un programme complet qui pût donner au pays une idée de ce que serait une administration libérale : l'incapacité était-elle dans les hommes ou dans les choses ? — C'est une question qu'il est inutile d'examiner.

Les théories de l'avenir sont formulées par la presse indépendante avec une tout autre franchise que celle que peuvent montrer les membres de la législature. Qu'on laisse les journaux faire leur œuvre : ils n'ont pas besoin d'auxiliaires.

Nous sommes loin d'ailleurs de blâmer cette manifestation d'hommes loyaux et amis du bien public ; elle indique une ardeur consciencieuse à laquelle nous rendons au contraire un hommage sincère. Nous n'en parlons que comme mesure politique, et sous ce rapport nous la croyons inutile.

La France sait bien que le libéralisme est le plus faible dans la représentation constitutionnelle. Quant aux manifestations extra-légales, c'est le talent seul et l'énergie qui ont de l'influence sur les esprits, et les déclarations de M. Cormenin, de M. Bricqueville, de M. d'Hérambault, de M. Portalis, etc., ne laissent rien à désirer sous ce rapport.

TALLEYRAND-PÉRIGORD.

M. Ledieu, parlant dans sa défense de notre ambassadeur à Londres, dit : « Messieurs, il y a peu d'hommes aussi flétris que celui qui représente la France auprès du

roi d'Angleterre. Je tiens à la main une brochure que je répugne à vous lire... » Nous aurons moins de discrétion que M. Ledieu, et allons reproduire un passage d'un *Mémoire de Carnot*, publié à Hambourg en 1799.

« Talleyrand-Périgord est aussi l'une des créatures de » Barras, qui le protégea hautement, d'après les recommandations les plus chaudes de Mad. de Staël. Il faut rendre justice sur ce point à Rewbell : il n'en voulait point, parce qu'il voyait dans cet évêque un rival redoutable pour l'esprit et pour les talents ; mais il ne faut pas croire non plus que les deux autres l'estiment sous ce double rapport. Réveillère voit en lui, avec une douce satisfaction, le noble dégradé, le prêtre renégat, bien parjuré, bien compromis, et tellement lié au parti qu'il a embrassé, que rien ne peut l'en détacher. Barras, de son côté, envisage avec complaisance, dans sa créature, le *libertin scandaleux*, vivant publiquement avec une aventurière divorcée, qui, au surplus, se moque de lui en secret, et lui donne le sobriquet de *piéd-court*, dans des lettres bien bêtes et bien tendres, adressées à un amoureux qu'elle a laissé à Londres, trois ou quatre mois avant le 18 fructidor. »

(Tribune.)

Plusieurs courriers ont traversé hier la ville de Bourg ; on les disait porteurs d'ordres relatifs au voyage du prince.

Après bien des ordres et contr'ordres, il paraît arrêté que le duc d'Orléans arrivera à Bourg dimanche 27, vers 4 heures de l'après-midi. Nous ne connaissons pas encore les préparatifs de réception qui seront ordonnés.

(Journal de l'Ain.)

On lit dans le *Courrier de l'Europe* :

On a vu M. de Rothschild à la bourse, M. de Rothschild arrivant de Londres en trente-six heures, et nécessairement M. de Rothschild instruit et tout bardé des nouvelles les plus fraîches de l'Angleterre et de l'Europe.

C'est donc autour de ce financier que se groupaient les spéculateurs importants, et c'est d'eux qu'on a su que l'adoption du bill n'était point chose finie ; que l'aristocratie employait tous les moyens d'intrigues et d'argent pour l'entraver ; que le duc de Newcastle devait faire la proposition à la chambre des lords de s'opposer à la création de nouveaux pairs, proposition qui ne pouvait manquer d'être adoptée à une immense majorité ; que dans le cas où le ministère passerait outre, il était certain que la chambre des pairs refuserait de reconnaître la nomination de ses nouveaux membres, et que de ce jour s'élèverait un conflit entre tous les pouvoirs, qui jetterait la perturbation dans les trois royaumes.

On donne plusieurs motifs à l'ajournement du départ du prince royal. Suivant quelques personnages, les dispositions de bon nombre de localités que devait traverser le prince auraient fait réfléchir sur les inconvénients de ce voyage. D'autres assurent que le prince lui-même ne veut pas s'éloigner de Paris jusqu'à ce qu'un ministère sérieux ait été formé. L'immuable volonté d'un très-grand personnage rencontrerait-elle de si près des résistances ? Un journal du matin nous parle déjà de divisions éclatantes qui rappelleraient la longue opposition du trop célèbre prince de Galles au gouvernement de son père. Dieu préserve la France des héritiers présomptifs chefs d'opposition ! L'Angleterre a été plus d'une fois prise à ce leurre.

(National.)

On parle déjà, depuis plusieurs jours, des vives représentations qui auraient été adressées par M. le maréchal Gérard à un grand personnage dont il passait jusqu'ici pour être le favori et presque le bras droit. Que beaucoup de gens s'éclaircissent aujourd'hui, c'est chose dont nous ne doutons pas : les hommes qui, comme le

cu n'ait aussi essayé sa *Vendée* et son *Midi* ; il a bien tenté quelques courses de chouannerie ; mais ses bandes peu nombreuses se sont bientôt dissipées, jusqu'à ce que ses Diot même et ses Delapalme allassent se fondre dans le *juste-milieu* et piller les vainqueurs. M. Vient n'a-t-il pas répété à la tribune ce beau mot qu'on peut lire dans la préface d'*Hernani* : « Ni bonnets rouges, ni talons rouges ? »

Il y a deux ans, nous avons combattu pour l'art sur les banquettes du Théâtre-Français ; car ce fut un véritable combat, et souvent renouvelé ; l'indifférence n'était pas permise ; et aujourd'hui qu'on passait le Rubicon, il fallait bien se déclarer pour César ou pour Pompée. L'analogie est complète : car Victor Hugo avait aussi fait sa conquête des Gaules ; c'est le roi de la lyre qui descendait dans l'arène théâtrale ; maître des lecteurs, il venait conquérir les auditeurs. César vainquit : trois traductions allemandes, des traductions anglaises faites et jouées par l'aristocratie furent d'éclatantes trophées. A cette heure que la littérature est à la baisse, que nous-mêmes nous sommes agités de préoccupations de tout genre, nous venons, soucieux de choses plus prosaïques et plus impérieuses, examiner cette ode en cinq actes, ce roman théâtral d'un si vif intérêt, devant un public distrait et froid de pareilles émotions. Heureux encore si notre admiration maladroitement n'indispose pas ce qu'il peut avoir gardé pour l'art d'attention et de bon vouloir !

C'est à l'Espagne que s'est attaqué le génie de M. Hugo. L'Espa-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi ; amour de bandit, si reconnaissant et si jaloux ; amour de jeune fille, pur, dévoué, allant tantôt jusqu'au sacrifice, tantôt jusqu'à la fureur ; respect des aïeux : leurs portraits invoqués et pris en témoignage ; l'hospitalité accordée et conservée, au péril de la tête, à un proscrit, à un rival ; dévotion à Notre-Dame-del-Pilar, vénération pour le Saint-Père ; admiration de Bernard et du Cid ; et, pour encadrement à ces actions et à ces caractères, un style qui traduit chaque sentiment en image, qui rayonne de toutes ses facettes, et qui, comme il a l'éclat du diamant, en a aussi la solidité ; un vers souple et singulièrement élastique qui se prête à tous les caprices de la pensée, à toutes les exi-

gnole est souvent visitée par sa muse. Dans ses *Orientales* il avait déjà reproduit, avec un rare bonheur, l'originalité et l'éclat du *Romanero*. Plus tard, l'espagnole Pepita, comme un souvenir de bonheur, assombrit encore le *dernier jour d'un condamné*. M. Hugo, accompagnant son père, général de l'empereur, fut élevé en Espagne. Sa mémoire lui est restée fidèle, et il se tourne souvent vers elle avec amour. Il s'écriait dans ses dernières poésies : « Quand te verrai-je, Espagne ! » Aussi écoutez *Hernani* : courses pendant la nuit, enlèvement, travestissement, armoire, duel, poignard au fond d'une corbeille de noce, rêveries sur la nature, sur le clair de lune, sur le chant du rossignol, à côté de la chambre à coucher ; amour de roi, mobile et impérieux ; amour de vieillard, mélancolique, prodigue et défiant de soi

Quand même il serait vrai que les réfugiés ne fussent pas contents de la politique extérieure du juste-milieu, qu'ils ne fussent pas les admirateurs d'un système immoral qui a foulé aux pieds des principes hautement proclamés, qui a étouffé la révolution de juillet dans son berceau (1), et qui est, par conséquent, la cause immédiate de leurs sanglants malheurs. Quand il serait vrai que, par suite, il y eût quelqu'un parmi eux qui eût exprimé son ressentiment contre ce système libéral, est-il convenable de les attaquer tous avec autant de malignité et de mauvaise foi ?

Quant à la citation du discours de M. Sieyès, qu'a-t-elle affaire avec les réfugiés d'aujourd'hui ? Le gouvernement républicain avait-il causé, par un lâche abandon, les malheurs des étrangers dont parlait le président du directoire ? Avait-il proclamé le principe de non-intervention ; voulait-il la paix à tout prix ; envoyait-il ses troupes soutenir la puissance temporelle du pape ; appelait-il factieux les libéraux qui secouaient le joug de la tyrannie ?

Les réfugiés d'aujourd'hui ne peuvent aimer le juste-milieu, parce qu'il n'est pas dans la nature de l'homme d'aimer ceux qui l'ont trahi, sacrifié, précipité dans l'abîme des infortunes. Maintenant vous dites qu'ils abusent de l'hospitalité pour se liguier avec les ennemis du gouvernement ; ceci est trop grave pour être débité d'une manière aussi vague ; il y a des lois et les réfugiés sont soumis à leur action ; il faudrait que les tribunaux eussent frappé quelqu'un d'entre eux, pour qu'il vous fût permis d'exprimer votre blâme en nommant les coupables ; aujourd'hui vous n'êtes que des calomnieux.

Mais le motif de votre haine consiste, en outre, en ce que les réfugiés ne s'interdisent pas de se mêler dans vos débats domestiques. Et pourquoi vous mêlez-vous des leurs ? D'ailleurs la cause de la liberté n'est-elle pas celle de tous les hommes et de tous les peuples ? et les étrangers, victimes de cette noble cause, n'ont-ils pas intérêt à la soutenir en France, comme ils l'ont soutenue en Espagne, en Grèce, en Belgique, en sacrifiant leur sang partout où l'occasion s'est présentée ? Lorsqu'ils ont la conviction que la lâcheté et l'égoïsme du juste-milieu conspirent la perte de la liberté, faudra-t-il encore qu'ils étouffent leurs gémissements et qu'ils viennent vous remercier de la politique bâtarde que vous avez adoptée, avec laquelle vous aidez vous-mêmes les despotes de l'Europe à détruire ce que le peuple français avait si heureusement reconquis ?

Plusieurs journaux de Paris annoncent le prochain départ du prince royal pour Marseille, et en infèrent que la Provence est moins tranquille qu'on ne le suppose généralement, et qu'il fait sans contredit qu'on y craigne un soulèvement pour qu'on se décide à y envoyer un personnage qui touche de si près à la royauté. La vérité est pourtant que la plus grande tranquillité règne dans le Midi, et que le duc d'Orléans y est appelé par quelques intrigants qui croient pouvoir profiter du séjour du prince à Marseille pour satisfaire leur ambition particulière. — Voici les détails de cette affaire ; nous les tenons de bonne source.

Lors de l'échauffourée du 30 avril, le tambour n'avait pas encore battu que déjà le lieutenant Chayal, qui commandait le poste du Palais, s'était emparé des principaux auteurs de la conspiration, et que leurs projets se trouvaient totalement déjoués. — Cependant la générale se fit entendre, et la totalité de la garde nationale, à l'exception d'une seule compagnie, qui depuis a été dissoute, prit les armes avec la plus grande promptitude et manifesta la plus vive ardeur. — Mais alors le mouvement avait été comprimé ; on se contenta de faire quelques patrouilles, et chacun ensuite fut renvoyé chez soi avant midi, à l'exception de deux compagnies qui avaient été envoyées dans un village éloigné d'une lieue, où l'on craignait qu'il n'y eût des attroupements ; mais tout était fini, et ces compagnies étaient rentrées à trois heures de l'après-midi. — Une autre compagnie fut commandée de piquet et passa toute la nuit sous les armes à l'Hotel-de-Ville. — Le lendemain, jour de la fête du roi, on improvisa une revue des troupes de ligne et de la garde nationale ; elle fut très-nombreuse, et on y montra beaucoup d'enthousiasme. — Les troupes des deux armes y reçurent de la part du lieutenant-général des félicitations sur le bon esprit qui les animait ; plus tard elles reçurent également des éloges de la part du roi.

La garde nationale fut généralement satisfaite de la récompense qu'elle avait reçue pour les bonnes dispositions qu'elle avait montrées, et était bien loin de penser que quelques-uns de ses chefs cherchaient à profiter de ces circonstances pour leur propre compte. On apprit cependant qu'on faisait des démarches afin d'obtenir quelques décorations pour la garde nationale. Le préfet, près duquel probablement ces démarches avaient été faites, ou qui peut-être ne les connaissait que par oui-dire, en comprit tout de suite le ridicule, et le journal de la préfecture déclara à deux reprises qu'on annonçait à tort que des décorations avaient été demandées pour la garde nationale de Marseille, qu'il n'en était rien, qu'une telle récompense serait injuste puisque personne ne s'était distingué à l'exclusion de ses camarades, et impolitique puisqu'elle tendrait à faire disparaître cet esprit de fraternité et d'égalité qui caractérise si bien la garde nationale, et même, on peut le dire, toute la population de Marseille.

Nos ambitieux se voyaient déçus dans leurs espérances, et peut-être y avaient-ils renoncé, lorsqu'une circonstance imprévue leur fit croire que tout n'était pas perdu. — Le prince royal, à la première nouvelle des événements de Marseille, avait écrit au général Dandrémont, pour le prier de témoigner aux troupes son contentement, il pria ensuite le général, si de nouveaux troubles lui semblaient prochains, de le lui faire savoir sur-le-champ, il ajoutait qu'alors il partirait immédiatement, ne voulant pas rester au coin de son feu pendant qu'on se battrait en France pour la cause de la liberté et de nos institutions. Le général ne crut pas devoir tenir cette lettre secrète, et la montra à diverses personnes, entr'autres aux officiers de la garde

(1) M. Guizot s'est servi du verbe *renfermer* au lieu de celui d'*étouffer*, ce qui est, quant à l'effet, à-peu-près la même chose.

geances des expressions populaires : hâché, sautillant, dans les scènes du duel ; grave et solennel devant la tombe de Charlemagne ; ici imposant, sombre, lugubre comme un cercueil ; là menaçant, heurté, prompt comme un éclair d'épée. — Comme vous reconnaissez la Castille ; si vous l'avez vue, si vous l'avez lue ! comme vous l'apprenez, si c'est là votre premier voyage ! Quand on est vis-à-vis d'une œuvre théâtrale faite avec conscience, il faut détacher son imagination des hommes et des choses d'aujourd'hui ; il faut l'arracher à la terre que l'on foule pour comprendre d'autres pays, d'autres hommes, d'autres choses. Pour avoir l'intelligence de la fable, des passions, du style d'*Hernani*, il faut dire un adieu de quelques heures, un *good-night* momentané, à notre France et à notre 19^e siècle, et se mettre au cœur du Moyen-Age et de l'Espagne. Nous qui avons lu avec quelque soin Lope de Végo, Calderon, les *Nouvelles* de Cervantes, les ballades du 12^e siècle, nous pouvons assurer que nous avons salué dans le drame d'Hugo, avec sa gigantesque personnalité qui se dresse dans toutes ses œuvres, une magnifique traduction de la manière espagnole, un reflet fidèle et pur de la lumière indigène. Il n'est pas même besoin, pour reconnaître cette identité, d'avoir plongé bien avant dans la littérature de la Péninsule : sans passer les Pyrénées, on est déjà Cas-

nationale. Dans le même tems une feuille ministérielle (le *Nouvelliste*), annonça que le ministre de l'intérieur avait demandé le nom des personnes qui s'étaient fait remarquer dans la journée du 30 avril. Alors nos gens y virent clair sur leur échiquier, ils décidèrent le préfet à envoyer 12 noms pris dans la garde nationale ; c'était, comme de raison, les colonel, lieutenant-colonel, chefs de bataillon, deux capitaines, et les chefs de l'artillerie et de la cavalerie, tandis que les seules personnes qui eussent couru du danger étaient les tambours qui avaient parcouru les quartiers insurgés pour battre la générale, mais ceux-là ne demandent rien. Ils firent également réclamer trois décorations pour le civil, dont une pour le maire, parfait honnête homme dont tout le monde est fort content, qui n'a pas besoin de croix pour être estimé, et qui, certes, ne s'est pas mêlé à cette jonglerie. — Il fut convenu ensuite qu'on écrirait au prince royal, dans l'espoir que S. A. voudrait bien faire elle-même la distribution, et que sa présence comprimerait les huées et les sifflets qui ne manqueraient pas d'accueillir les nouveaux élus.

Quand tout ce manège fut dévoilé, il n'y eut qu'un cri dans la garde nationale sur la mystification dont elle était l'objet ; à l'instant, c'était le 18 courant, une pétition fut rédigée par la compagnie qui était de garde à l'état-major, et revêtu de la presque totalité des volontaires qui la composent ; dans cette protestation, on s'élève avec force contre toute récompense particulière accordée pour des faits qui n'ont eu lieu que par l'accord général de la garde nationale, et on déclare que le premier effet d'une distinction individuelle serait de détruire l'harmonie qui règne si heureusement dans ce corps.

Ce fut alors un cri de rage parmi ceux qui croyaient déjà tenir leur croix d'honneur. On vit un lieutenant-colonel venir faire une scène violente au corps-de-garde et obtenir du général Bellangé, qui commande la garde nationale, que la pétition ne fût pas signée dans ce lieu. On fut obligé de la porter dans une maison voisine. Un autre, chef de bataillon, et l'un des grands cumulards de la révolution de juillet, disait, dans une nombreuse réunion : *Vous avez beau faire, nous l'aurons, nous la porterons, et nous vous ferons marcher.* Alors chacun se hâta d'aller signer, et l'on comptait, avant la fin de la soirée, plus de cinq cents signatures de gardes nationaux, parmi lesquelles, il faut le dire, deux ou trois appartenant aux personnes désignées pour la décoration, et qui rougissaient de voir leur nom compromis dans de si pitoyables manœuvres.

On parlait d'ouvrir le lendemain une souscription dans le cas où les décorations arriveraient. Cette souscription aurait pour objet de donner journallement des charivaris à ces messieurs, jusqu'à ce qu'ils se soient décidés à purger la garde nationale de leur présence.

Voilà le grand motif qui appelle le duc d'Orléans à Marseille ; S. A. R. ne s'en doute probablement pas.

On lit dans le *National* :

Le *Journal des Débats*, dans l'impossibilité absolue de prêter secours au ministère de l'immuable volonté, est réduit à allonger indéfiniment l'éloge funèbre de M. Périer. Il est étonnant qu'on prêche les souscriptions pour élever un monument national à M. Périer, et qu'on ne veuille pas permettre aux anciens adversaires de M. Périer de prouver que ce ministre n'a aucun droit à un si beau témoignage de la reconnaissance du pays. On nous accuse de poursuivre d'une implacable haine le ministre jusque dans sa tombe. Nous ne troublerions certes ni ses amis privés ni sa famille dans les pieux devoirs qu'ils pourraient vouloir lui rendre, si les choses se passaient modestement ; mais on veut faire état d'un grand deuil public, que le public n'a nullement montré. On veut des souscriptions patriotiques pour un homme qui, dans sa courte administration, avait déclaré guerre à mort à toutes les manifestations de ce genre, et qui proclamait incompatibles la popularité et le *génie du gouvernement*. Nous aurons bien le droit, peut-être, quand on exalte ridiculement le prétendu grand homme d'état, de rappeler qu'il ne voulait pas de popularité, qu'il est mort impopulaire à souhait, et qu'il n'a pas été pour cela plus grand génie.

On nous avertit déjà que la souscription ne s'élèvera pas à un million, parce qu'on ne veut que lui élever un monument et non pas doter sa famille comme on dota celle du général Foy ; et pourquoi donc refuserait-on les souscriptions si elles viennent ? pourquoi pas un million aussi bien que trente à quarante mille francs ? Si la souscription monte à un million, il se trouvera bien des architectes pour l'employer, encore ne se chargeront-ils pas, pour le prix, d'élever une pyramide d'Egypte.

Réunions de députés.

Deux réunions de députés ont eu lieu aujourd'hui à Paris : l'une dans un des bureaux de la chambre, l'autre chez M. Laffitte. La première, composée de quelques députés des centres, avait pour objet de délibérer sur le monument à élever au héros du juste-milieu, à l'éditeur responsable du système du 13 mars. La seconde, composée des députés de la gauche et de la droite qui sont encore à Paris, avait pour objet de délibérer sur les graves circonstances au milieu desquelles la France est placée. Nous ne dirons rien de la première, n'ayant pas à entretenir le public d'affaires de famille dans lesquelles ses intérêts ne sont pour rien.

A midi, trente-neuf députés de l'opposition se sont donc réunis chez M. Laffitte, pour examiner si, dans la triste situation où les hommes du 13 mars ont mis la France, il n'y aurait pas quelques mesures à prendre pour mettre le pays à l'abri des événements funestes que peut amener l'incapacité du ministère.

On a mis d'abord en délibération si l'on se rendrait à l'invitation adressée à plusieurs membres de se trouver à quatre heures dans le quatrième bureau de la chambre, pour délibérer sur le monument qu'on se propose d'élever à M. Périer. Il a été résolu à l'unanimité que personne ne s'y rendrait.

On a proposé ensuite de se réunir à l'association nationale, for-

tillan, si on a compris Corneille et Molière.

Nous avons vu quelques personnes rire, quand *donna Sol* s'écrie :

Il vaudrait mieux pour vous aller aux tigres même

Enlever leurs petits, qu'à moi celui que j'aime

C'était un rire tout français ; car les paysans espagnols eux-mêmes, les montagnards les plus illettrés abondent de ces hardies hyperboles. *Ma lionne et ma tigresse* valent bien, suivant nous, les métaphores plus modestes que nous empruntons aux règnes animal et végétal pour les adresser à la femme que nous aimons.

La vérité historique de ce drame ainsi reconnue et constatée, il nous reste à parler d'une vérité tout autrement sérieuse et importante, la vérité intrinsèque des caractères, des hommes que l'auteur fait parler et agir, non plus comme Espagnols et comme vivant au 17^e siècle, mais comme hommes. Certes, il faut tendre ses tableaux de couleur locale ; mais la couleur locale n'est qu'un accessoire. La grande erreur des romantiques matérialistes a été de croire qu'il suffisait de reproduire avec une curieuse analyse les accidents extérieurs d'une existence, les différents milieux qui enveloppent une pensée, et que quand ils avaient plissé une fraise, fourbi une lance, découpé une ogive, rajouté de vieux dictons, ils avaient mis de-

mée pour assurer l'indépendance de la France et l'exclusion perpétuelle des Bourbons de la branche aînée. Il a été unanimement reconnu que cette association ne pouvait être trop encouragée, et qu'il était à désirer d'y voir entrer le plus grand nombre de citoyens possible. Pour en démontrer la nécessité, un membre a fait observer que les gardes nationales qui, à toutes les époques, avaient défendu la France contre l'invasion étrangère, étaient précisément celles que le ministère du 13 mars avait dissoutes et désarmées. D'autres faits non moins graves et plus inexplicables encore ont excité une surprise profonde dans l'assemblée.

Un membre, tout en reconnaissant l'urgence et l'utilité des associations, a fait observer que les citoyens qui se seraient associés ne seraient dans la nécessité d'agir que lorsqu'il serait devenu évident qu'il n'y a pas d'autre moyen de sauver l'indépendance de la France et de prévenir une troisième restauration. Mais, a-t-il ajouté, s'il était un jour démontré que le gouvernement manque de puissance ou de volonté pour faire respecter l'indépendance nationale ou pour se défendre lui-même, nous aurions à remplir, comme députés, des devoirs plus graves que ceux que s'imposent de simples citoyens. Cette considération a paru frapper l'assemblée, et il a été unanimement convenu que chacun de ses membres pourrait individuellement faire partie de l'association nationale, mais que la réunion s'abstiendrait d'y prendre part en corps.

On est arrivé à l'objet principal de la réunion. Les membres qui avaient demandé que les députés de l'opposition présents à Paris fussent convoqués, ont déclaré qu'ils avaient été déterminés à cette démarche par les craintes que leur avaient manifestées une multitude de bons citoyens. La France, livrée au ministère le plus incapable qu'elle ait jamais supporté, agitée par une faction que l'impunité rend de jour en jour plus audacieuse, et n'ayant aucune sécurité contre l'étranger, peut se croire à la veille de quelque grand ébranlement. Ne serait-il pas bon de chercher à la rassurer, en la ralliant autour des principes de notre révolution, en dissipant les calomnies répandues contre une partie de la représentation nationale, et en lui rappelant que, quels que soient les événements, il y a des hommes qui ne désespèrent jamais de sa fortune.

Après un examen approfondi de la situation de la France à l'intérieur et à l'extérieur, une question a été soulevée ; on s'est demandé s'il ne conviendrait pas de tenter d'éclairer le roi, par une adresse, sur les dangers au milieu desquels le gouvernement et le pays lui-même sont placés. Un membre a balancé les avantages et les inconvénients de cette mesure, et comme il a paru que les inconvénients l'emportaient, la réunion y a renoncé. On a fait alors une autre question : on a demandé si l'on ne pourrait pas faire une adresse à la nation. Cette proposition a été encore écartée, sur l'observation qu'il n'appartient pas à la chambre, et à plus forte raison à une partie de ses membres, de faire des adresses au peuple.

Il est vrai, a dit un député, que nous ne pouvons pas, sans sortir des voies parlementaires, faire une adresse à la France ; mais il est incontestablement dans notre droit et dans notre devoir de faire connaître les intentions qui nous ont animés, et les principes dont nous avons voulu assurer le triomphe pendant la dernière session, et pour lesquels nous combattons à l'avenir. Nous pouvons, sans excéder les bornes de nos pouvoirs, faire connaître le jugement que nous portons sur l'état de la France et sur la manière dont elle est gouvernée ; et ce jugement peut contribuer à fixer celui de nos concitoyens. Ce député a proposé, en conséquence, de faire en commun un *compte-rendu*, qui montrerait l'opposition unie dans les mêmes sentiments et les mêmes principes.

Après quelques courtes observations, cette proposition a été adoptée à l'unanimité, et une commission a été nommée sur-le-champ pour la mettre à exécution. (*National*)

Le *Nouvelliste* prétend qu'une déclaration dans laquelle se réuniraient deux cent vingt ou deux cent trente membres de la chambre des députés, c'est-à-dire la majorité de cette chambre, et qui repousserait toute solidarité avec le ministère incapable, serait une manifestation inconstitutionnelle. Depuis quand donc est-il interdit aux députés d'exprimer publiquement leur opinion dans l'intervalle des sessions ? Qu'on dise qu'une telle déclaration de la majorité ne changerait rien à l'immuable volonté qui soutient le ministère incapable, c'est possible ; mais le pays du moins serait averti, et il faut espérer que la garde nationale et les collèges électoraux sauraient imiter l'exemple des députés fidèles à leur mandat ou revenus des illusions auxquelles ils ont cédé. (*Idem.*)

— On a prétendu que M. Royer-Collard avait pris sur lui de se faire l'organe d'une partie de la chambre, en venant protester sur le tombeau de M. Périer contre la révolution de juillet. M. Royer-Collard avait été sollicité par le Château de faire cette démarche. On nous assure qu'il avait résisté d'abord, et qu'en cédant aux plus vives instances, il avait fait entendre que peut-être on ne lui saurait pas gré de tout ce qu'il aurait à dire. (*Idem*)

VOYAGE DU DUC D'ORLÉANS.

Le départ du prince royal est ajourné. Nous voudrions qu'il fût définitivement contremandé, car nous le croyons inutile et dangereux. Nous l'avons déjà dit, et nous le répéterons jusqu'à ce que la course étant décidément entreprise, nos paroles soient devenues absolument sans objet.

Si le prince était investi d'un pouvoir qu'il ne peut avoir dans l'état de nos institutions, nous comprendrions son voyage ; commissaire extraordinaire, il pourrait porter remède aux maux qui menacent ou désolent les départements qu'il va parcourir ; mais comme cette qualité est incompatible avec sa haute position, à quoi aboutira sa rapide et courte apparition dans le Midi ? à tranquilliser les populations ? Mais ce qu'elles veulent c'est être débarrassées des administrations carlistes qui les enlacent partout, et nous le répétons, le prince ne peut les satisfaire à cet égard.

Que dira-t-il, par exemple, si dans ses réceptions officielles, il se trouve en présence d'un homme de finances, qui disait il y a peu de jours encore, à propos d'une menace de destitution, dont avaient

bout des passions réelles. Il n'en est rien, et nos auteurs de chroniques modernes sont quelquefois, — rarement, — des gens de science, mais ils ne sont pas assurément des hommes d'art, d'imagination, de réalité, M. Hugo, qui sait tant, qui ajoute à sa science une espèce de génie divinatoire, et toujours un sentiment propre et universel, a peint des hommes et des passions comme il s'en dessinent tous les jours dans la vie. Les scènes du bal, de la bourse et du poison font surtout saillir cette qualité qui est tout le drame.

Vérité accidentelle, c'est-à-dire reproduction d'un siècle et d'un pays ; vérité permanente, c'est-à-dire reproduction de l'humanité. Nous admirons encore quelque chose : c'est la poésie, c'est le chant. L'auteur, qui est éminemment lyrique, épanche souvent à longs flots ces sentiments qui sourdent toujours dans nos cœurs, et qui, dans nos bons momens, s'en échappent en vagues monosyllabes. Voilà *Hernani* comme nous le concevons, comme nous le sentons. Il y aura, et nous le savons d'avance, des hommes d'esprit qui trouveront Hugo bien ridicule, et qui nous feront l'honneur de nous en développer dans cette proscription. A ces hommes, que dirons-nous ? Que Charles-Quint avait un écusson à la place du cœur, et qu'aux ont de l'esprit. Chacun son lot dans ce monde. E. D.

parlé les journaux : *Nous ne craignons pas qu'on nous remplace, car les jacobins n'ont pas le sou, et ils ont besoin que notre crédit soutienne leur. Permettra-t-il sa destitution, pour se compromettre vis-à-vis des patriotes, si le baron Louis refuse de choisir un autre agent ? Qu'elle réponse fera-t-il à ces paysans de l'Hérault ; qui disent hautement :*

Il n'y a pas eu de révolution, car nous sommes toujours sous le coup des mêmes perceptions, des mêmes douanes, des mêmes exercices, coup frappé souvent par les mêmes agens, qui nous vexent et nous tourmentent comme bon nombre d'entr'eux l'ont fait, depuis 15 ans, parce que nous ne pensions pas comme eux ?

Engagera-t-il avec ces pauvres gens, qui jugent des affaires publiques par celles de leurs communes, une controverse pour leur prouver qu'ils ont gagné quelque chose à la révolution de juillet ? Evidemment non. Que pourra-t-il donc faire pour tranquilliser les populations agitées ?

Ira-t-il à Béziers s'interposer entre les dragons et la garde nationale ? mais s'il y a de la politique au fond de cette querelle, à qui prétera-t-il appui ? à qui donnera-t-il raison ? (Messager des Chambres.)

Il se confirme que le duc d'Orléans arrivera à Bourg dimanche 27 vers 4 heures de l'après-midi. La garde nationale sera réunie pour le recevoir.

On espère que le soir le prince se rendra au spectacle qui se composera, dit-on, de *Jean de Paris*, opéra ; et de plusieurs morceaux de chants patriotiques et de circonstance.

Un bal sera donné à la préfecture ; une grande partie de la ville y est invitée. (Journal de l'Ain.)

Lettre sur la Session de 1831.

PAR M. DE CORMENIN.
(Suite et fin.)

Après avoir caractérisé les actes, l'esprit, les tendances et les fautes de la majorité, du ministère et de l'opposition, nous ne nous arrêterons pas sur le remplissage matériel de la plupart des séances.

Si l'on veut comparer la durée du temps à son emploi, y eut-il jamais de session plus vide que celle-ci ? Appel nominal, séances tardives, disputes continuelles sur le sens du règlement, récriminations pour des faits personnels, interpellations oiseuses, scrutins inutiles, communications sur des émeutes, incidents de toute nature, initiatives perdues, amendemens saugrenus, troubles, tapages, rappels à la question, ordres du jour motivés, cris, rires, bâillemens, vociférations, clôture, suspensions de séances, ajournemens, oraisons démesurées, dissertations d'histoire, de doctrine et de technologie, questions mal posées et mal entendues : c'est dans ces divertissemens fort peu gais, que s'est passée une bonne partie de la session. Qu'y a gagné la France ? c'est à elle à le dire.

Après neuf mois de la législature la plus tumultueuse, la plus fatigante et la plus remplie de riens, nous avons gracieusement octroyé au plus citoyen de tous les rois, vingt millions pesant d'écus, pour l'entretien modeste de la monarchie bourgeoise.

Nous nous sommes mis sur le dos un budget si lourd qu'il dépasse les forces de l'impôt ordinaire, de plus de cinq cent cinquante millions.

Nous avons organisé une paire ministérielle, troisième roue de carrosse, montée sur les ressorts boiteux des catégories ; et pour faire aller cette pauvre machine, nous avons faussé le principe de la souveraineté du peuple. Voilà les trois œuvres capitales de la session : le reste à l'avenant.

Et cependant, nous n'avons ni loi municipale qui affranchisse les localités des liens de la centralisation, et qui communique la vie et la circulation à leurs membres engourdis et paralysés ; ni loi départementale qui régénère les conseils généraux dans les sources vives de l'élection, et qui donne à tous les départemens des représentans indépendans, sincères, éclairés, de leur esprit de leurs vœux et de leurs besoins ; ni loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, qui, par l'abréviation des délais et la réduction des indemnités foncières, aurait créé d'immenses moyens de travail, en permettant d'entreprendre et d'ouvrir, sur tous les points de la France, des places publiques, des ports, des quais, des ponts, des canaux, des routes et des chemins de fer ; ni loi sur le conseil d'Etat, qui restreigne ses attributions, qui institue sa juridiction, qui purge ses conseils et qui assure son indépendance ; ni loi sur la responsabilité des ministres et des agens secondaires du pouvoir, qui spécifie les cas d'autorisation et la qualité des fonctionnaires garantis, et qui ouvre aux parties lésées l'exercice de l'action civile ; ni loi sur l'enseignement qui fournisse aux pauvres l'éducation primaire gratuite, et aux riches l'instruction supérieure, libre.

Nous avons dit le mal que le ministère et la majorité de la chambre élective nous ont fait, et le bien qu'ils ne nous ont pas fait. Les auteurs de la tragi-comédie du 13 mars sont au bout de leur rouleau ; le premier chef d'emploi vient de trébucher sur la scène ; la toile tombe et la farce est jouée.

Si nous ne passons point en revue les travaux législatifs de la pairie ; si nous ne disons rien de la forme, de l'esprit et de l'influence de ses actes, c'est que nous avons voulu seulement nous occuper de ce qui, de près ou de loin, pouvait avoir quelque chose de national ; de ce qui, tant mal que bien, pouvait exprimer l'opinion du pays ; de ce qui, grand ou petit, pouvait jeter son grain de sable dans la balance de nos destinées. Nous ne pensons pas que la pairie ait, le moins du monde, aucune de ces trois prétentions-là.

Fille de plusieurs pères, qui pourrait reconnaître son sang, et dire son nom ? On l'a mutilée par la tête ; on l'a mutilée par les bras et par les jambes ; on l'a mutilée par les organes de la génération. Elle marche cependant, ou plutôt elle se traîne ; elle vit cependant, ou plutôt elle végète, tant que végèteront les autres fictions du gouvernement représentatif.

En résumé, où nous a conduit le funeste système du 13 mars ? Qu'a-t-il produit ? Quel sont ses résultats au-dehors et au-dedans ? Au-dehors, que voyons-nous ?

VII.

En Italie, l'Autriche se tient l'arme au bras, sous les murs d'Ancone, et déjà le signe glorieux de la régénération Italienne, le drapeau tricolore, ne flotte plus au haut de ses tours.

La France, qui, naguères, envoyait un simple auditeur au conseil d'Etat gouverner Rome, la métropole de la chrétienté, courbe aujourd'hui le front de ses ambassadeurs sous le pardon injurieux du pape.

La Pologne chassée, comme une esclave, du sein de ses foyers, les mains liées derrière le dos, les pieds souillés de fange et de blessures, s'en va, par troupeaux le long des routes, enseveli dans les déserts de la Sibérie, ses femmes, ses vieillards, ses enfans, ses héros, son nom, nom généreux qui fait couler nos larmes, qui fait battre nos cœurs, et sa nationalité qui, vous l'entendez, Français ! car c'est vous qui l'avez dit, sa nationalité qui ne devait jamais périr.

L'Espagne, abruti par le despotisme, menace de défendre contre Pedro le monstre qui ensanglante le Portugal : du sommet des Pyrénées, comme un aigle du haut de son aire, elle convoite la proie de notre Midi.

La Sardaigne, docile aux inspirations de l'absolutisme, nous ob-

serve, et l'Autriche, qui amoncelle dans la Lombardie les flots de ses soldats, hérisse de batteries les gorges des frontières, et s'échelonne dans le silence sur nos flancs.

La Russie concentre ses forces sur la Vistule ; elle marche, contre-marche, et s'avancant à mesure qu'elle se retire, en quelques évolutions, lorsqu'il le faudra, elle apparaîtra, toute attelée, sur les bords du Rhin.

La Prusse, qui se penche sur nous, n'est plus retenue que par un fil. La guerre bouillonne dans le sein de sa jeune armée. Elle rêve déjà nos vins de France et le démembrement de nos provinces.

L'Angleterre, travaillée par les insurrections périodiques de l'Irlande, par la misère toujours croissante de ses populations industrielles, et par le révolutionnaire rejet de son bill de réforme, consentira peut-être encore quelque tems à nous faire grâce de son alliance, douteuse, pourvu, toutefois, que nous n'entrions pas en Belgique, que nous sortions d'Ancone, que nous ne secourions pas don Pédro, et que nous désertions Alger.

Il n'est pas jusqu'au roi de Hollande qui n'envoie happer, sur le territoire belge, les sujets de Léopold, dont le débonnaire ministre, au récit de ce guet-apens, fume tranquillement son pipe, en disant que ce n'est rien : comme ces gens qui, après avoir reçu bravement vingt coups de pied au bas des reins, ôtent leur chapeau et s'en vont.

Et nous, mendiant des ratifications qui n'auraient pas mis plus de tems à arriver, si elles avaient fait le tour du monde, et qui, arrivant, ne signifient absolument rien ; nous, nation de trente-trois millions d'hommes, nous rampons devant les ambassadeurs de la triple alliance, de genou en genou, jusqu'à les rendre honteux pour nous de notre peur et de nos dynastiques humilités !

Comment nos ministres, s'ils avaient été moins préoccupés des intérêts d'une famille que des intérêts de leur nation, n'ont-ils pas vu que l'eau n'était pas plus contraire au feu, et le jour à la nuit, que la liberté à la tyrannie, et la souveraineté du peuple à la légitimité des despotes ? Non, quoique fassent les protocoles, la terre d'Europe est trop étroite pour porter concurremment ces deux principes opposés. On ne peut pas plus les empêcher de lutter l'un contre l'autre, que deux nuages, poussés par des vents contraires, de se choquer et de s'engendrer la foudre.

On n'a point la paix seulement parce que l'on veut la paix. On l'a parce que l'on a détruit la cause de la guerre.

Le ministère insensé du 13 mars ressemble à l'autruche qui, lorsque le fer ennemi est à deux doigts de son flanc, cache sa tête sous son aile pour ne le point voir.

Mais lorsque les feux de la guerre extérieure jailliront à la fois sur tous les points de nos frontières ; lorsque les verdets du Midi arboreront l'oriflamme de la légitimité ; lorsque quarante mille soldats seront occupés, nuits et jours, à poursuivre de buisson en buisson les bandes de l'Ouest ; que diront alors les partisans de la paix à tout prix, de la quasi-légitimité et des lois d'exception, les vantards de l'ordre légal, les étalagistes du doctrinarisme forain, les atlas du protocole, les sauveurs de la France ?

Us nous diront peut-être qu'ils l'ont mise dans un si grand état de défense, étayée de si fortes institutions, pourvue de tant de ressources, échauffée d'un si beau feu, assise enfin sur tant de joies, d'union et de popularité, qu'elle est capable de faire face à tout, et de triompher de tous les obstacles.

Eh bien ! puisqu'ils se vantent de leurs œuvres, les voici :

Le principe de la souveraineté du peuple foulé aux pieds ; les conséquences de la révolution de juillet reniées, honnies, persifflées ; les chouans ménagés, et les patriotes fonctionnaires déstitués ; les patriotes députés calomniés ; les patriotes gardes nationaux, détestés sous mille formes ; la vie des hommes au bout de l'épée d'un sergent ; les places publiques abreuvées, sans sommation préalable, par le meurtre des citoyens ; des conspirations ourdies par les embrigadeurs et grossies par les réquisitoires, qui tombent, sous les verdicts du jury, au bruit des sifflets ; la presse, flagellée comme une prostituée et traînée par les cheveux dans les prisons du juste-milieu ; les renégats du libéralisme s'installant triomphalement dans les chaises curules des députés, dans les préfectures, au conseil-d'Etat ; dans les tribunaux et dans l'armée ; les gardes nationales de Perpignan, de Lyon, de Grenoble, de Carcassonne, licenciées ; les municipalités libérales, dissoutes ; les guerriers de l'ordre légal, rémunérés, décorés, applaudis, caressés pour de funèbres exploits ; le midi aux prises avec les verdets et l'ouest avec les chouans ; la liberté fustigée à coups de linéaire, comme ces esclaves rebelles que les Romains envoyaient tourner la meule et broyer le pain de la misère et du désespoir ; des populations administratives brutalement mises hors de la loi ; les fonds secrets de la police employés à couvrir nos rues et nos places de sbires et d'espions, comme si nous vivions dans les angoisses d'une conspiration permanente ; les héroïques Polonais parqués à l'instar des prisonniers de guerre ; l'instruction primaire négligée ; les entreprises de chemins et de canaux arrêtées dans leur marche et serrées au cou par l'étranglement des formalités ; les dévouemens ministériels achetés par quelque méchant bout de ruban rouge ; tous les emplois, honneurs, salaires et dignités exclusivement prodigués aux séides du ministère ; les commissions, même gratuites, composées d'hommes de coterie ; une aristocratie d'agiot, substituée à l'aristocratie de cour, gorgée d'or, pleine de mépris pour le peuple, et tremblant de tous ses membres sous les ailes reployées de la peur ; le commerce anéanti, l'agriculture ruinée et la bourse florissante ; les propriétaires appauvris et les fonctionnaires dans l'abondance ; une population hâve, flétrie déguenillée, épuisée de faim et de misère, et tombant par monceaux sous le souffle pestiférentiel et glacé du choléra ; le passé presque regretté et l'avenir chargé de tempêtes ; l'enthousiasme éteint et le patriotisme dérouteré ou perverti ; la torpeur de l'égoïsme s'enfilant par degrés, comme le froid du poison, du cœur aux extrémités de l'empire ; une camarilla sourde, haineuse et grossière, tendant les fils de sa contre-pole dans l'ombre ; rien de généreux, rien de grand, rien d'organisé, rien de complet ; rien pour la gloire, rien pour la liberté, rien pour le peuple ; rien de national, rien de français ; point de génie dans les conseils, point d'unité dans l'exécution ; la France, passée de l'état inflammatoire, au marasme de la chronicité ; un roi irresponsable qui préside ; un ministre responsable qui ne gouverne pas ; des chambres sans conscience du présent et sans intelligence de l'avenir, qui, sur la fin, tissent des lois comme d'autres machines tissent les bas ou des jupons ; des plaies envenimées qui rongent le cœur de l'Etat, et sous des chairs morbides, une société qui suppure, et qui se foud.

Voilà le juste-milieu, voilà ses œuvres !

Quoi ! serait-il vrai que nous dussions périr ? Quoi ! serions-nous éternellement condamnés à passer tour-à-tour sous les fourches des Cosaques ou des doctrinaires ? Non ! Esprit de liberté qui animas nos ancêtres, marche lorsque notre voix t'aura fait sortir du tombeau. Fortune de la France, sauve nous !

Paris, 23 mai 1832.

(Corresp. particulière du Précurseur.)

J'avais cru ne devoir rien vous dire hier de la réunion qui avait eu

lieu chez M. Laffitte l'après-midi. On s'est réuni, et se séparant, une sorte de mystère jusqu'à ce que le travail de la commission fut fixé et approuvé. Mais un journal du soir, et c'est par ordinaire le riche, et surtout heureux, (le *Messager*), aint tombé sur la piste de celle-là, s'est enquis, au moyen de sa clientèle, et de ce à faire étant devenue le secret de la famille. Le matin, sous les journaux s'en occupent, les uns pour leur compte, les autres pour élargir les mesures arrêtées hier.

Je ne vous répéterai point ce que disent les feuilles d'aujourd'hui sur la réunion d'hier. Les unes comptent peut-être avec une trop entière confiance sur un grand résultat politique, comme issue de cette démonstration. Les autres s'acharnent à signaler comme inconstitutionnel un acte consommé par des députés hors le tems de la session, hors le cas de convocation légale.

Vous attacherez, je le crois, déjà quelque importance au premier résultat obtenu hier. La nomination de la commission chargée de rédiger un *compte-rendu au pays*, est remarquable en ce que toutes les opinions de la gauche y sont représentées. MM. Barrot et Mauguin, Laffitte et Cormenin, Lafayette et Comte, résumant à peu près toutes les nuances de l'opinion patriote. De ce que les nuances qu'ils reflètent ne sont pas les mêmes, on en conclut trop vite qu'il leur sera impossible de s'accorder sur le travail qui leur est confié en commun. Nous croyons que si le juste-milieu rassemblait pour un pareil travail ses différens chefs de file, leur besogne serait encore autrement épaveuse.

Déjà aujourd'hui il y a eu une première réunion des commissaires rédacteurs. Comme cette affaire est toujours un secret, que cependant peut-être tous les journaux divulgueront demain, je n'ose presque vous dire qu'un projet soumis par un des membres, dont la polémique extra-parlementaire a depuis plusieurs mois un grand retentissement dans le pays, a été presque généralement adopté, et que la séance dans laquelle ce travail sera soumis aux députés réunis aura lieu très-prochainement.

Il vous sera peut-être curieux de voir en regard la liste des députés qui s'étaient réunis hier chez M. Laffitte pour s'occuper d'exposer au pays la marche et les vœux de l'opposition patriote, en face de la marche et du but du gouvernement constitué en juillet ; et celle des représentans du peuple des barricades, qui discutaient, dans un des bureaux de la chambre, sur la quotité de leur souscription pour un monument élevé sur la tombe de M. Périer, en l'honneur du juste-milieu :

Réunion Laffitte.

- | | |
|----------------------|----------------------|
| MM. Arago. | Jollivet. |
| Audry de Puyraveau. | Jousselin. |
| Bacot (César). | Lababit. |
| Bavoux. | Laboussière. |
| Bryas. | Lafayette. |
| Bryas (de). | Lafayette (Georges). |
| Cabet. | Laffitte (Jacques). |
| Cordier. | Laffitte (général). |
| Cormenin. | Lherbette. |
| Corcelles. | Marschal. |
| Comte (Charles). | Mauguin. |
| Clausel (maréchal). | Mornay-Soult. |
| Duchaffault. | Nicod. |
| Fiot. | Odilon-Barrot. |
| Garnier-Pagès. | Portalis. |
| Gauthier de Rumilly. | Pourrat. |
| Girardin (Ernest). | Subervic (général). |
| Gouve de Nunques. | Tribert. |
| Grammont. | Tardieu. |
| Hérabault (d'). | Tracy. |

Réunion Lobau et Jacqueminot.

- | | |
|-------------------------|--------------------|
| MM. Boignes. | Hartmann. |
| Borgnes. | Kératry. |
| Chevandier. | Lefèvre (Jacques). |
| Carichon. | Orsan (C. d'). |
| Delessert (F.). | Patais. |
| Foy (Alph.), fonctionn. | Renet. |
| Fulchiron. | Riollay. |
| Gravier. | Tiriet. |
| Garneron. | Viennet. |
| Harlé fils. | Vigier (A.). |
| Hély-d'Oissel. | |

— C'est par erreur que dans une note que je vous ai adressée hier il a été question du mariage de la fille puinée du roi. C'est la fille aînée de S. M. Louis-Philippe qui se marie au roi des Belges, et c'est la princesse Marie dont la santé a été altérée à la suite d'une émeute de la fin de 1830.

— Quelques personnes continuent à affirmer que le prince royal ne partira pas pour le Midi après demain. Je vois pour mon compte que la raison qu'on a cherchée à l'ajournement de son voyage, dans des velléités d'opposition, n'est pas parfaitement exacte. L'état des esprits dans le Midi paraît avoir été la principale cause du retard apporté aux premiers préparatifs, et cette cause peut se reproduire encore.

Au reste, si le duc d'Orléans faisait en ce moment au système du 13 mars une opposition inattendue, il ne serait pas la seule personne dans l'intimité du roi, qui blâmât assez haut la marche que suivent depuis plusieurs mois les affaires du pays. On parle de manifestations d'opposition extrêmement significatives de la part d'un maréchal illustre, qui depuis la campagne qu'il commanda en Belgique, et qu'il suspendit bien malgré lui, voit d'une toute autre manière qu'auparavant le système suivi par la royauté de juillet, et qui s'en est plus d'une fois expliqué avec une certaine franchise dans les salons des Tuileries.

— Le *Moniteur* public aujourd'hui un long procès-verbal de l'enquête faite à bord du *Carlo-Alberto*, lors du retour à Toulon de ce navire. Il en résulte que ce n'est point la duchesse de Berry qui se trouvait à bord de ce bâtiment quand le *Sphynx* l'a capturé. Si ce procès-verbal, dressé au retour du *Charles-Albert*, eût aussi bien été fait lors de sa première apparition à Toulon, il mériterait certainement plus de confiance.

— D'après une lettre qu'on dit mériter foi, la duchesse de Berry serait de retour à Massa. Elle aurait débarqué à La Giota peu d'instans avant la capture du *Charles-Albert*, et en compagnie de MM. de Ménars et de Brissac ; elle aurait gagné la frontière du Piémont, obligée de traverser le Var à la nage sur le dos d'un contrebandier.

D'un autre côté je vous ai déjà dit que des indications à-peu-près sûres avaient fait croire qu'elle avait suivi la route de Madrid. Cependant la correspondance d'Espagne, reçue aujourd'hui, ne dit rien de son arrivée.

— La discordie est au camp de la presse ministérielle. Le *Nouvel-Liste* avouait hier que le ministère actuel pouvait n'être pas considéré comme définitif. La *France Nouvelle* le gourmande ce matin d'avoir douté un moment de la stabilité de l'administration Barthe, Girod (de l'Ain) et Montalivet.

Si le *Nouvel-Liste* considère le cabinet actuel comme provisoire, ne serait-ce point que M. de Montalivet a réduit de 12,000 fr. à 6,000 la subvention mensuelle accordée à ce journal.

Il avait été question dans un ou deux journaux d'une belle protestation de M. de St-Aulaire contre le manquement de politesse du

gouvernement romain à l'occasion de la fête de sa majesté Louis-Philippe. J'avais suspecté l'origine de cette pièce dès sa publication. J'apprends qu'elle était apocryphe.

— Une foule considérable continue à se porter rue Montmartre, aux abords de la maison où les époux Desgranges et leur fils ont été assassinés vendredi dernier.

— Aucune nouvelle n'a circulé aujourd'hui à la Bourse.

— Il y a un mois que les saint-simoniens se sont enfermés dans leur maison de Ménil-Montant comme dans une retraite impénétrable. Ils y mènent un genre de vie tout nouveau. Ils restent à sans domestiques, faisant les fonctions du service personnel, brassant, cirant, nettoyant, maçonnant, jardinant. Leur maison du Ménil-Montant était inoccupée depuis plusieurs années, elle était toute salpêtrée. Le jardin qui est fort vaste était envahi par les herbes sauvages. Ils ont eux-mêmes remis la maison et le jardin à neuf. Ils se lèvent à cinq heures du matin au son du cor, travaillent, étudient et font le service de la maison jusqu'à cinq heures du soir; à cinq heures ils se mettent à table au son de la musique, en grande tenue, car ils ont un costume, et le soir se livrent aux exercices gymnastiques.

Pendant ce tems, quelques-uns d'entr'eux restés à la rue Monsigny, font les affaires de l'extérieur et mettent en ordre leurs finances.

La porte de la retraite de Ménil-Montant va cependant cesser d'être murée. Pendant le mois de juin, il y aura deux jours de la semaine où ces nouveaux reclus recevront visite et où ils montreront l'hermitage à leurs amis.

Nouvelles.

Le roi et la famille royale qui partiront le 28 de Paris pour Compiègne, où le roi Léopold arrivera le 29, y passeront la journée du 30 et celle du 31.

Le 4^o juin, le roi et sa famille reviendront à Paris, et le roi Léopold retournera à Bruxelles. C'est M. le duc de Choiseuil qui ira recevoir à la frontière le roi des Belges.

Deux bataillons du 11^e léger, 8 escadrons de cuirassiers et une batterie du 8^e régiment d'artillerie, placés sous le commandement du général Merllin (qui commande le département de l'Oise), seront réunis à Compiègne pendant le séjour de LL. MM. dans cette ville.

— Le départ de M. le duc d'Orléans pour les départemens du Midi continue à être fixé à vendredi prochain, 25.

M. le baron Baudrand, lieutenant-général, et M. Gérard, chef d'escadron, aides-de-camp; MM. de Montguyon, de Chabaud-Latour, officiers d'ordonnance, et M. Boismilon, secrétaire des commandemens de S. A. R., accompagnent M. le prince royal.

— M. Vatout, député, et premier bibliothécaire du roi, a été atteint de l'épidémie; mais nous apprenons avec plaisir qu'il est en pleine convalescence.

— M. Achille Murat, fils de l'ancien roi de Naples, a publié une esquisse morale et politique des Etats-Unis, qui a un véritable succès.

— Mlle Elisa Garnerin fait des ascensions aérostatiques à Varsovie.

— Des artistes anglais, sous la direction de M. Ch. Kemble, vont venir donner des représentations à Paris.

— Bernard-Léon se rend pour quelques jours au Havre, où il donnera des représentations.

— On assure que la présidence du conseil des ministres est très-vivement demandée par M. le général Sébastiani.

— Nous ne savons à quelles sources le *Journal de Paris* puise ses renseignements sur les membres de l'opposition. Hier il faisait de M. Odilon-Barrot un volontaire royal; aujourd'hui c'est le voyage de Gand que ce député aurait fait en 1815 à la suite de Louis XVIII, si, dit le journal, quelques personnes n'étaient parvenues à grand-peine à l'en dissuader. C'est là une mystification ou un mensonge. Nous aimons mieux croire à la première de ces suppositions qu'à la seconde, pour l'honneur de la feuille ministérielle, et en conscience elle devrait bien désigner les personnes qui ont ainsi abusé de sa crédulité.

— Au collège électoral de Chinon, M. Girod de l'Ain a pour concurrent M. Taschereau, qui était secrétaire-général de la préfecture de la Seine quand M. Odilon-Barrot était préfet.

— Les henriquinistes de Carpentras (Vaucluse) ne se découragent pas plus que ceux de la Vendée, pas plus que ceux de quelques villes du Midi. Dans la nuit du 18, ils ont affiché sur les murs, le placard suivant que la police a fait arracher dans la matinée:

« Mes amis, ne vous découragez pas, Henri V reviendra sous peu de tems, et dans quelque tems nous pourrons nous venger de quelques-uns qu'il y a dans la ville. Vive Henri V, mort à Floret, tombeur de croix. » (M. Floret est le sous-préfet de Carpentras.)

Remarquez que le cri vive Henri V n'est jamais séparé des cris de mort.

— Le 9 de ce mois, dix jeunes sous-officiers polonais qui, étudiants en médecine, avaient abandonné leurs études pour voler à la défense de leur patrie, ont obtenu du gouvernement l'autorisation de s'établir à Montpellier pour y suivre les cours de la faculté. Le comité polonais les a pris sous sa protection et s'est chargé de leur fournir les secours qui leur sont indispensables.

— On mande de Naples qu'il y a eu de nouveaux troubles au camp de Sessa, causés par des Siciliens, et que le sang y a coulé. Le roi a ordonné la réunion d'un conseil de guerre pour juger les coupables; deux soldats siciliens ont été condamnés à mort et aussitôt exécutés.

— Un peloton de milice hollandaise ayant dépassé la frontière, a été fait prisonnier par les Belges; sept à huit hommes ont été arrêtés; les autres se sont enfuis.

— L'artillerie belge vient d'être augmentée d'une très-belle batterie de pièces de 12.

La cavalerie a été renforcée de 4,200 chevaux. Il paraît qu'elle va recevoir encore plus d'extension.

— Un conflit semble s'élever parmi les partisans du système du 13 mars, qui ont souscrit au monument de M. Périer. Le nom de M. Gisquet était inscrit le premier sur la première nomenclature de souscripteurs qui ait été publiée. Le *Journal des Débats* annonce aujourd'hui que le roi veut être porté en tête de la liste. Nous ne savons comment finira ce débat.

Extérieur.

(Corresp. particulière du PRÉCURSEUR.)

ANGLETERRE. — Londres, 21 mai. — Nous recevons les journaux anglais par voie extraordinaire.

Cité, une heure et demie, les fonds anglais en hausse et fermes. Les consolidés se sont maintenus à 65 3/8 1/2.

— L'*Albion* n'a encore rien déposé de sa morgue aristocratique contre lord Grey. Il voit toujours dans sa nomination un chemin ouvert à l'ancêtrement de la monarchie. Le bill de réforme ne sera qu'un pas fait pour arriver à un autre. Et ainsi on perdra l'Angleterre. Tous les bons citoyens doivent se réunir pour arrêter le progrès de cette horde révolutionnaire.

Le même journal annonce que les membres de l'Université de Cambridge ont adressé leurs félicitations reconnaissantes à S. M. pour avoir résisté à l'atroce proposition. A Oxford une semblable démonstration de sentimens politiques a eu lieu.

— Le *Standard* affirme qu'il est faux que le roi ait donné à lord Grey carte blanche pour une création de pairs.

Brunswick, 14 mai. — L'instruction du procès de la comtesse de Wrisbey et de ses complices est remise aux tribunaux ordinaires. Ils ont déjà jugé nécessaire de s'assurer de plusieurs personnes de distinction.

BAVIÈRE. — Munich, 15 mai. — Le sénat vient de défendre toute association politique. — ces jours-ci la police a encore fait des descentes dans tous les cabinets de lecture et sociétés littéraires pour y saisir les journaux et ouvrages défendus, (particulièrement la *Tribune allemande*.)

PRUSSE. — Berlin, 15 mai. — Il est bien connu que c'est uniquement pour cause de santé, que le comte de Bernstorff a quitté le ministère des affaires étrangères. Il n'y a donc rien dans cette affaire volontaire qui puisse indiquer quelque changement dans le système politique de la Prusse.

ITALIE. — Naples, 4 mai. — Le brick de guerre français la *Fleche*, a remis à la voile le 24 de ce mois pour retourner à Toulon.

— On se prépare ici à recevoir le choléra. Parmi les mesures arrêtées en cas d'invasion, on remarque celle qui interdit l'usage des cloches comme troublant les malades.

— On mande de la Sicile que les récoltes en grains, en vins, huiles, s'annoncent cette année comme devant être très-productives.

AUTRICHE. — Vienne, 14 mai. — Les effets publics sont à la hausse. Métalliques, 5 p. 0/0 88 1/4; les 4 p. 0/0 77 1/2, et les actions de la Banque 1152 1/2.

ESPAGNE. — Madrid, 10 mai. — Il n'y a plus de doute que l'Angleterre et la France n'ont pas pu s'entendre avec l'Espagne pour les affaires de Portugal. Le gant est jeté et c'est avec l'épée que Ferdinand veut décider la question entre don Pedro et don Miguel. 22,000 hommes d'infanterie et 5,000 de cavalerie sont réunis sur les frontières du Portugal.

Déjà, le fait est certain, la cavalerie espagnole s'est montrée sur le territoire portugais.

On sait maintenant d'une manière positive, que l'empereur de Russie a déclaré à notre roi combien il désirait pouvoir concourir à l'ancien projet de la cour d'Espagne, de conquérir le Portugal, et de réunir ce royaume à la couronne de Castille.

BELGIQUE. — Bruxelles, 21 mai. — Tous les changemens de ministère projetés chez nous sont écartés pour long-tems; le cabinet actuel reste en place. Le parti catholique est parvenu à nuire à M. Leclercq dans l'esprit du roi, non à cause de ses opinions libérales, mais en l'accusant d'orangisme. On a torturé une phrase de son dernier discours sur l'adresse, dans laquelle il disait: que si la Belgique n'était pas assez forte pour établir son existence, elle devait se mettre sous la protection d'une autre puissance plus grande qu'elle; ce qui ne s'appliquait évidemment qu'à la France, a été appliqué à la Hollande.

Le général Evain assistait aujourd'hui à la séance de la chambre des représentans; il siégeait au banc des ministres. Sa nomination au département de la guerre n'avait pas été publiée officiellement; mais la discussion de la loi monétaire ayant été interrompue, un ministre a donné lecture de l'arrêté du roi en date d'hier, qui nomme M. Evain ministre de la guerre. Le nouveau membre du cabinet a présenté immédiatement un projet tendant à accorder au budget de la guerre un crédit supplémentaire et éventuel de trois millions de francs.

Le mot franc a été adopté pour dénominateur de l'unité monétaire belge; la loi entière est d'ailleurs la reproduction du système français.

SÉNAT. — Séance du 21 mai.

M. le comte Quarré, après un court exposé au nom de la commission chargée de la rédaction de l'adresse au roi, donne lecture du projet suivant:

Sire, Le sénat, uni à la chambre des représentans dans le même amour pour la patrie, veut manifester à V. M. les sentimens dont il est pénétré dans la situation présente de nos relations extérieures. Jamais, en Belgique, les trois branches du pouvoir national ne seront divisées; toujours elles soutiendront ensemble l'indépendance et l'honneur du royaume.

Autorisé par la représentation nationale, le gouvernement de V. M. a souscrit au traité du 15 novembre 1831, à ce traité qui nous impose de si douloureux sacrifices. La paix de l'Europe était entre les mains de la Belgique: mais la Belgique respecta le repos des peuples autant qu'elle est jalouse de sa liberté et de son indépendance.

D'après l'assurance formelle des cinq puissances, le traité du 15 novembre est irrévocable et final; ni la lettre, ni l'esprit ne peuvent subir aucune altération; la conférence a même déclaré solennellement le 12 novembre 1831, en rejetant les modifications proposées dans les notes du plénipotentiaire belge, qu'il n'était plus au pouvoir des cinq puissances de consentir une seule modification; enfin, elle a pris l'engagement d'amener l'acceptation des 24 articles par la partie adverse qui le rejeterait. Les réserves que quelques puissances semblent vouloir porter aux ratifications du traité de Londres ne doivent donc être considérées que comme de simples vœux, qui n'empêcheront point ce traité de s'accomplir sans retard. L'honneur même des souverains signataires de ce pacte solennel y est intéressé.

Ces vœux, Sire, ne doivent porter aucune atteinte à ce traité devenu notre droit. Sans doute des négociations pourraient avoir lieu entre la Belgique et la Hollande après l'évacuation de notre territoire, mais elles ne se termineraient que de gré à gré par le consentement des deux gouvernemens, et lui laisserait le traité en son entier si la Belgique et la Hollande ne parvenaient pas à s'entendre.

Toutefois, si cette confiance était trompée, si des arrangemens équitables étaient repoussés par la Hollande, si une juste réparation de l'attente commise envers un de nos collègues n'était point obtenue, alors, Sire, la Belgique, loin de confondre la modération avec la faiblesse et l'inertie, saurait redoubler ses efforts, les unir à la fermeté, à la valeur d'un prince magnanime, et prouver à l'Europe qu'aucun sacrifice ne lui coûterait pour assurer son avenir. Puisque V. M. s'est associée à nos destinées, elle a su apprécier, au milieu des circonstances les plus difficiles, un peuple sage, pacifique, ami de l'ordre, soumis aux lois, et religieusement fidèle à ses engagements; elle le verrait au besoin braver tous les dangers pour réclamer avec énergie l'exécution de la foi promise, et soutenir par la force des armes ce trône que vous avez accepté, Sire, dans l'intérêt de la paix européenne, ce trône qui, devant l'abri tutélaire de la Belgique pendant la tempête, a sauvé la question sociale et consolidé notre existence politique.

La discussion est ouverte sur l'ensemble après une seconde lecture.

M. Lefebvre Meuret critique la faiblesse du gouvernement et considère l'adresse comme inutile et superflue si elle ne contient, pas une phrase énergique en faveur de M. Thörn, qui depuis plus d'un mois gémit dans les prisons de Luxembourg malgré les déclarations

réitérées du ministre que cette affaire était à la veille de se terminer.

M. E. Robiano propose d'intercaler une phrase sur l'exécution du traité relatif aux forteresses, déclarant que pas une pierre ne sera détachée des fortifications désignées avant l'évacuation de la citadelle d'Anvers et l'exécution par la Hollande de tous les autres articles du traité du 15 novembre.

Cette proposition, n'étant appuyée que par dix membres, est écartée.

Le texte de l'adresse est adopté par trente membres contre deux. Une députation, composée de six sénateurs désignés par le sort, et du président du sénat, est chargée de porter l'adresse à S. M.

Annonces diverses.



(10234 3) A vendre ensemble ou séparément. — Un cheval gris pommelé, de 5 pieds sept pouces de hauteur, et un cabriolet de voyage à quatre roues. S'adresser, pour voir l'un et l'autre, au sieur Frissonnet, voiturier, au pied de la côte des Carmelites, ou au bourrelier en face, n° 5.

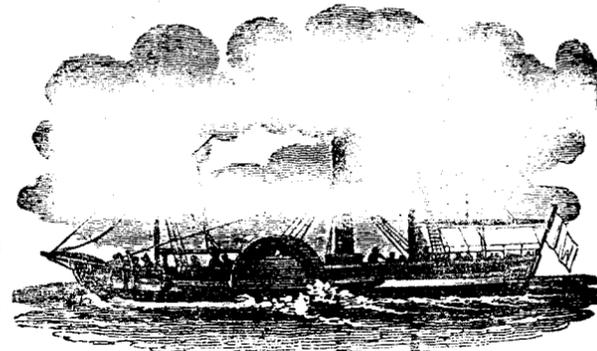
(10230 2) A remettre de suite sans aucune rétribution. — Un fonds d'externat, situé à la Guillotière.

S'adresser chez Mlle Simon, rue Vaubecour, n° 24.

(10222 2) A louer à très-bon marché — Jolis et nombreux appartemens avec jouissance de la promenade, dans les vastes jardins du château de Sathonnay, bois anglais, salles d'ombrage, etc., etc. On a la commodité des diligences d'eau qui débarquent à Fontaines, dont Sathonnay n'est éloigné que d'un quart-d'heure.

(10231 2) Une personne vouée à l'éducation des jeunes personnes, désire se placer en qualité d'institutrice dans une maison particulière. S'adresser chez Mlle Simon, rue Vaubecour, n° 24.

(10242) MALADIES CUTANÉES ET VÉNÉRIENNES. Le sirop *dépurato-laxatif et résolutif*, résultat d'un composé uniquement végétal, guérit en très-peu de tems les dartres et les maladies secrètes. Ce puissant dépuratif remédie également à tous les accidens mercuriels. Il est prouvé qu'une pinte de ce sirop suffit pour une guérison radicale. Prix: 5 fr. A la pharmacie de Perenin, rue du Palais-Grillet, n° 23, à Lyon.



(10095 9) PAQUEBOTS A VAPEUR DU RHONE.

Départs à 5 heures du matin, de la chaussée Perrache.

Dimanche, directement pour Marseille.

Mardi et jeudi, pour Avignon, en 12 heures.

S'adresser aux bureaux de la compagnie, quai de Retz, n° 42.

Bourse de Lyon. — 24 mai 1852.

Cinq p. 0/0 au comptant, jous. du 22 mars. 97f.
— fin courant. 97f.
Trois p. 0/0 au comptant, jous. du 22 déc. 69f.75.
— fin courant. 69f.65 70 75 90 70f.
RENTE piémontaise 5 p. 0/0 jous. du 31 déc.

Bourse de Paris. — 23 mai 1852.

	1er Cours.	plus haut.	plus bas.	dernier.
Cinq pour 100 au comptant.....	95 80	96 85	96 75	96 80
— fin courant.....	96 80	96 90	96 80	96 90
EMPRUNT 1831 au comptant.....	97 10	"	"	"
— fin courant.....	"	"	"	"
QUATRE pour 100 au comptant.....	82	"	"	"
TROIS pour 100 au comptant.....	69 85	70	69 75	70 85
— fin courant.....	69 90	70 10	69 80	70 85
ACTIONS DE LA BANQUE.....	1685	"	"	"
RENTE DE NAPLES au comptant.....	82 10	82 40	82 10	82 40
— fin courant.....	82	82 40	82	82 40
CORTEZ.....	"	"	"	"
ESPAGNE. Emprunt royal.....	76	"	"	"
— fin courant.....	"	"	"	"
— Rente perpétuelle.....	58 1/2	"	"	"
— fin courant.....	"	"	"	"
QUATRE CANAUX.....	1010 50	"	"	"
CAISSE HYPOTHÉCAIRE.....	327	"	"	"
EMPRUNT D'HAÏTI.....	215	"	"	"
EMPRUNT ROMAIN.....	83	"	"	"
EMPRUNT BELGE.....	77 1/2	"	"	"

Cours des Marchandises.

316 disp. et fin du mois..... 215
courant..... 210
décembre..... 210

Bordeaux.....
Rouen.....

COURS NOMINAL.

Béziers, disp.....
juin.....
juillet.....
août et septembre.....
novembre et décembre.....

Huiles colza disp. en mai..... 84 à 85
courant..... 85

juin..... 85
4 et 6 derniers mois..... 85 à 86

Lille.....
Voiture.....

3 p. 0/0, coulisse.....



Anselme Petetin.